

COMMENTAIRE D'UN TEXTE LITTÉRAIRE FRANÇAIS SUR PROGRAMME

ÉPREUVE A OPTION : ÉCRIT

Sophie Guermès, Béatrice Guion

Texte : Nathalie Sarraute, *Tropismes*, VI, en entier (Les Éditions de Minuit, p. 39-41)

Coefficient : 3 ; durée : 4 heures

363 candidats étaient inscrits à l'épreuve d'option, soit 31 de plus que l'année précédente. Cette augmentation des candidats à l'option Lettres modernes s'est accompagnée d'une diminution des absents : 19 le jour de l'écrit en 2010, contre 25 en 2009. 344 candidats ont donc composé. Les notes s'échelonnent de 0 à 17. La moyenne est de 8,86 (5,97 en 2009). 210 notes se situent au-dessous de 10, dont 41 notes entre 0 et 5, 65 entre 6 et 7, 104 entre 8 et 9. Sur les 134 copies notées entre 10 et 17, 122 ont reçu une note entre 10 et 14, 12, entre 15 et 17.

Bien que le nombre de copies très basses ait diminué cette année, nous avons encore relevé d'innombrables fautes d'orthographe (parmi les plus fréquentes : non respect des accords entre sujet et verbe, au singulier comme au pluriel ; troisième personne du singulier des verbes du premier groupe confondue avec celle du troisième groupe) et de syntaxe. Les bases de la grammaire élémentaire semblent déficientes : les complétives ont bien trop souvent été confondues avec des relatives ; "leur" (dans la séquence "leur demander") a été identifié comme un article défini ; on a lu "refroidir", à la fin du premier paragraphe, privé de son complément d'objet direct, pourtant bien présent... Toutefois, certains candidats continuent à donner des leçons de grammaire aux écrivains. Ainsi, "laisser attendre" serait une incorrection due au fait que le français n'est pas la langue maternelle de Nathalie Sarraute ; dans une autre copie, on peut lire que « les phrases rejettent toute construction syntaxique » car Nathalie Sarraute « renie le logos » ; une autre, commentant "chargé d'elles" et "traqué par elles", suggère (en oubliant les règles de l'accord sujet-verbe) « qu'un celles-ci *auraient été plus correct ». Nous avons aussi lu que certains compléments d'objet direct ne convenaient pas à la construction des verbes dont ils dépendaient.

La plupart des copies se caractérisent par une expression relâchée. L'absence de différence avec la langue parlée est flagrante, d'où la multiplication de « gérer », « sous contrôle », « mettre la pression » ou encore « dans le sens où », formule omniprésente. Certains candidats franchissent allègrement la barrière de l'anglicisme : « le texte fait alterner le showing et le telling », et le personnage principal est « boosté ». Nous avons lu aussi nombre d'expressions trop familières, comme « partie immergée de l'iceberg » ; « cocotte minute prête à exploser », « fée du logis », « baudruche prête à éclater », « courir après » ; « course contre la montre », « profil bas »... Et que dire de la « fixette » du personnage principal ?

Un commentaire littéraire nécessite une construction rigoureuse. Nous avons trop souvent été confrontés à un plan dépourvu de problématique et à une troisième partie artificielle, évoquant l'universel, le « je lyrique » – qui dans ce texte n'a pas lieu d'être –, le « drame psychologique qui atteint les dimensions du mythe », ou « la dialectique conceptuelle fondamentale dans la quête identitaire ». D'autre part, le recyclage massif et incongru d'éléments du programme de 2009 (éthopée, *libido dominandi*, vanité...) a renforcé l'impression d'artificialité.

Cette absence de rigueur s'est confirmée, tout d'abord en ce qui concerne l'identification générique : pour de nombreux candidats, *Tropismes* est un roman ; plusieurs y voient des nouvelles ;

on compte ceux qui décèlent dans le recueil des poèmes en prose. D'autre part, les confusions entre auteur et narrateur ont été fréquentes, aboutissant à « la narratrice », à « l'auteur dit », voire « l'auteur cite ». Certains, répugnant à employer le terme de « narrateur », lui préfèrent « le narrant » voire « le surnarrant ». Mais les copies ont surtout révélé des lacunes en matière de maîtrise des discours et des focalisations : l'immense majorité des candidats a vu un peu partout dans le texte, et parfois dans l'ensemble de celui-ci, du style indirect libre. Certains ont considéré que la totalité du texte relevait de la focalisation interne. En conséquence, on a lu celui-ci comme une scène vue à travers le regard du personnage principal. Très peu ont été sensibles aux glissements de point de vue, alors qu'il convenait de s'interroger sur la disparition des limites bien définies entre les discours rapportés et le récit lui-même ; très peu se sont demandé, par exemple, de quelle voix provenait "Une porte avait claqué", ou encore qui prononçait les derniers adverbes "Vite !" ; en revanche, une copie, ayant remarqué ces changements, les a interprétés comme de l'« incohérence », y voyant la preuve de l'incapacité du narrateur à faire la synthèse des points de vue (la même copie, confondant auteur et narrateur, a affirmé que Nathalie Sarraute était elle-même dans ce texte « gagnée par la pathologie »). Trop peu de copies ont identifié les focalisations sans erreur. Beaucoup ont évité d'aborder la question, pourtant inévitable à la lecture d'un texte comme celui qui était proposé.

Les figures de style de base restent encore ignorées (de rares copies ont signalé la paronomase "tram" / "train"), confondues avec d'autres, ou comprises trop largement (l'anaphore). En outre, les confusions entre « hypotaxe » et « parataxe », comme entre phrase longue et période, ont été fréquentes, aboutissant dans certains cas à l'identification de « périodes paratactiques ». Les remarques de forme manquent, au détriment d'une glose psychologique, voire psychanalytique sommaire, ou d'une paraphrase frôlant l'indigence (deux exemples parmi bien d'autres : il n'est pas utile de remarquer qu'« au lieu de boire le café chaud on l'a laissé refroidir », ou de souligner qu'« elle ne se gêne pas pour entrer dans les chambres »). De nombreuses copies ont établi un diagnostic : « C'est une hystérique », « quelque peu névrosée », « castratrice », et même « complètement fêlée », atteinte d'« hyperactivité malade », ou de « paranoïa » – en revanche, la dimension inquisitoriale n'a pas été mise en valeur, et n'a donc pas suscité de commentaire stylistique. Nous avons lu que « le maître de cette femme » avait « des répercussions certaines qui se vo[yai]ent parfaitement dans le texte », affirmation non étayée par un commentaire précis. Beaucoup, cherchant à identifier socialement le personnage, l'ont désigné comme « la bonne ». Quand l'identification n'était pas sociale, le personnage est devenu « mégère » ou « harpie ». Certains, assurant qu'il s'agissait d'une femme jeune, l'ont appelée « la fille » ; elle a aussi été baptisée « femme électron », ou « expresso ». Par ailleurs, trop de candidats ont vu dans « les autres » les membres d'une « secte » dont le personnage principal serait le « gourou », en raison de la présence du terme "initiés".

D'autres ont lu dans le texte un exemple d'aliénation déjà décrite par Marx dans les *Manuscrits de 1844* ; Hegel a souvent été convoqué, sans que l'on parvienne toujours à comprendre qui dans le texte était le maître, qui, l'esclave ; quand on n'a pas projeté sur lui, à tort, la pensée de Sartre, on a aussi trop souvent compris le texte comme une dénonciation de la société de consommation. Quant à la physique newtonienne, elle n'a pas sa place ici. Cette sollicitation culturelle intempestive a donné lieu à des juxtapositions de références injustifiées, réductibles à des noms, sans lien entre elles, mêlant parfois réalité et fiction (Plotin-Excalibur ; ou encore, dans une seule et même copie, Riffaterre, Corneille – à qui l'on a attribué la paternité des « serpents qui sifflent... » –, Joyce, Pénélope, Proust, les frères Karamazov, Heidegger, Husserl, Flaubert, Baudelaire, Blanchot, et Rimbaud, pour une citation erronée). Beaucoup ont dérivé vers un commentaire paratextuel, hors sujet, vers cet extra-littéraire contre lequel Nathalie Sarraute a précisément toujours lutté. Victimes de l'illusion réaliste désignée par Gérard Genette dans son article *Vraisemblance et motivation*, de nombreux candidats, après avoir raconté, et non analysé, le comportement du personnage principal, ont cherché à rétablir une possible vérité en introduisant celle-ci par la formule « En réalité ». Beaucoup ont cherché aussi les causes du comportement du personnage, oubliant qu'il s'agissait d'un être de fiction, d'une « créature de papier », non d'une personne réelle. Nous rappelons qu'un texte ne doit pas être le prétexte à des développements qui s'éloignent de sa lettre. C'est sur les mots qu'il faut s'appuyer : leur choix, leur construction, leurs combinaisons.

La plupart des candidats, ignorant ce que Nathalie Sarraute entendait par « tropisme », en ont fait le synonyme de comportement : la colère est ainsi devenue un tropisme. D'autres ont affirmé que

les objets ne suscitaient pas de tropismes mais exerçaient leurs tropismes. Le texte a donné lieu à de multiples contresens allant parfois jusqu'au non-sens : certains l'ont lu comme relevant du fantastique ; une copie a vu dans l'exclamation "Les choses !" un rappel de « Jehovah » ; certains ont déploré « la mort du petit déjeuner » ; d'autres l'ont, à l'inverse, déclaré « vivant » ; beaucoup ont affirmé que Nathalie Sarraute avait été influencée par la psychanalyse, qu'elle avait choisi Freud contre Balzac... Les chiens ("elle s'en servait comme d'une meute de chiens"), donnant lieu à des commentaires très confus, ont parfois été interprétés comme des êtres humains, alors même que la phrase dans laquelle se trouvait la comparaison ne comportait aucune ambiguïté. On a quelquefois compris que c'était le personnage principal qui était "houspillé", et devait "se précipiter, prêt à servir". Outre le rapprochement fallacieux, déjà mentionné, entre "les autres" et les membre d'une secte, les quatre contresens les plus flagrants ont consisté à voir dans le personnage principal une enfant ; à confondre « narratrice » et personnage ; à déceler dans cet extrait de la xénophobie, en raison du mot "étrangers" (contresens fréquemment rencontré) ; enfin, à interpréter ce texte comme un éloge du personnage principal, et plus généralement un éloge des mères. Y voir l'écho d'un affrontement entre bloc de l'Ouest et de l'Est joint le contresens à l'erreur historique. La méconnaissance de l'histoire littéraire a aussi conduit quelques candidats à qualifier le style sarrautien de modèle d' « écriture artiste » ; à placer le « Nouveau Roman », dont *Tropismes* serait l'illustration, au XIX^e siècle ; à affirmer que Nathalie Sarraute recherchait « une typification universelle », alors qu'elle tendait exactement à l'inverse.

Plusieurs candidats, toutefois, connaissaient la théorie sarrautienne, et s'en sont servi ; plusieurs ont repéré le mouvement circulaire du texte, relevé la disproportion, remarqué le ressassement, même si cela n'a pas assez souvent abouti à des analyses rythmiques. Nous avons lu d'excellentes remarques, comme par exemple : « Le langage semble osciller entre la volonté de l'auteur de céder à l'explication, au commentaire explicatif qui impose une compréhension d'ordre intellectuel au lecteur, et le souci de laisser le langage exprimer au mieux les mouvements les plus intimes. » Les meilleures copies, bien construites, ont été sensibles à la poétique du texte, s'interrogeant sur la polyphonie, analysant les rythmes, relevant les échos, étudiant les images ; leurs auteurs ont parfois aussi remarqué la tension entre le comique et l'angoisse, la théâtralisation de la parole, alors même que le personnage, ayant "envie" de parler mais "n'osa[n]t rien dire", ne dépasse que tardivement le stade de la récrimination intérieure ; ils ont aussi remarqué, sans nommer toujours l'épanorthose, que l'écriture « se corrigeait ».

Deux remarques, pour finir. Comme l'an passé, nous avons été confrontées à un certain nombre de copies peu lisibles, pour lesquelles la lecture est devenue déchiffrement : nous attirons donc l'attention des candidats sur la nécessité d'une graphie claire. D'autre part, nous avons relevé à plusieurs reprises des truismes, parmi lesquels « le choix de ce mot n'est pas anodin » : c'est bien le moins qu'on puisse attendre de la part d'un écrivain ayant toujours affirmé ne faire aucune différence entre prose et poésie. Plus généralement, la littérature existe (et corrélativement l'option Lettres modernes du concours de l'Ens-Ulm) grâce à des écrivains pour qui le choix des mots n'a jamais été anodin.